

enedita tonneau et carotte devaient être situés dans quelque vallon, ou sur quelque coteau où l'air était pur et serein, au lieu que mon quart ne jouissait pas du même avantage; mais on contracte si vite l'habitude des choses!

Je fis une infinité d'autres réflexions toutes très sensées, très morales et surtout très appropriées à la circonstance. Je songeai, "car que faire en un quart, à moins que l'on ne songe," à la courte durée des temps, aux vicissitudes des choses humaines, aux curieux effets du hasard, ou plutôt de la providence dont nous sommes le jouet, et qui fait qu'en se levant le matin l'on ne peut pas dire où l'on couchera le soir, etc., etc., etc., chose étrange! Il paraît que je m'endormais en réfléchissant, car je ne m'éveillai que vers quatre heures et demi du matin, au bruit que faisaient les autres en recevant leur déjeuner. Il faisait grand jour; je voulus me lever sur mon séant; impossible, j'avais les membres trop engourdis. J'appelle celui qui servait le déjeuner afin qu'il vint à mon secours; il resta un peu étonné, ne sachant d'où venait cette voix sans doute plaintive. Il me demande où j'étais, qui j'étais, et comment j'étais où j'étais. Je réponds à toutes ses questions et lui dis mon affaire en peu de mots.

Il vint à moi par une petite porte que je n'avais pas vue, et me tira, non sans peine, de l'état déplorable où je me trouvais. Il m'amena à la maison où le maître, de meilleur humeur que la veille, me fit toutes sortes de politesses et d'excuses sur sa conduite dure et inhumaine à mon égard. Il voulut me garder à déjeuner, mais j'acceptai pas, et le pria seulement de me prêter un chapeau et un pantalon pour me rendre décentement jusque chez moi. Il le fit avec la meilleure grâce du monde, ce qui n'empêcha pas que le chapeau fût une *tuque*, et que le pantalon me fit deux fois le tour du corps.

Je le saluai donc, et m'acheminai vers ma demeure, où je ne fus reçu comme moi que sur parole d'honneur; tant une nuit passée dans un quart à pois peut apporter de changement dans une figure humaine.

Voilà comment j'ai appris ce que c'étoit qu'un bal de faubourg.

ALPH. P\*\*\*\*\*.

M. T. C.

## LITTÉRATURE CANADIENNE.

## ESQUISSES INDIENNES.

# FELLUNA,

## LA VIERGE IROQUOISE.

## I.

LES HURONS ET CEUX QUI LES ÉVAN-  
GÉLISÈRENT.

**L**ES villages peuplés des Hurons, sauvages alliés aux Français, étaient situés sur la presqu'île qui sépare la baie St. Georges de celle de Nothavasaga. Ils étaient entourés d'une palissade, haute de trois toises et percée de meurtrières. Une galerie, à quinze pieds du sol, régnait, à l'intérieur, le long de cette enceinte. En temps de guerre, cette banquette était munie d'eau, afin d'éteindre les incendies que des fèches enflammées auraient pu y allumer; elle était aussi chargée d'une grande quantité de traits pour la défense de la place. Un village contenait quelques centaines de cabanes. Ces habitations, faites d'écorce d'orme ou de bouleau, étaient construites en formes de ruches ou de tonnelles. Elles n'avaient point de fenêtres: le jour y pénétrait par une ouverture pratiquée dans le toit, au-dessus du foyer, afin de laisser échapper la fumée. Elles étaient assez chaudes pour protéger ceux qui les occupaient contre le froid intense de l'hiver canadien. Cependant, elles n'avaient, pour portes, que des peaux, qu'on relevait en été. La dépouille d'un ours, ou un amas d'herbes sèches, servait de lit aux Hurons. Une natte étendue sur le sol leur tenait lieu de table. Ils n'avaient point de chaises; ils s'asseyaient à terre, les jambes croisées sous eux. La batterie de cuisine de ceux qui n'avaient rien acheté des européens, se composait de vaisseaux de bois, d'ustensiles de pierre et de paniers d'osier.

L'habillement le plus ordinaire des hommes était un simple brayet; celui des femmes, une jupe, ceinte sur les reins et qui descendait jusqu'aux genoux. Mais,